

Colloque SPF Penser l'histoire. Penser son histoire

Les 16 et 17 Novembre 2019, Paris

F. Houssier¹

Penser sur et avec Freud : à partir de la biographie consacrée à son adolescence

Je vous propose un retour d'expérience après l'écriture de sa biographie consacrée à l'adolescence de Freud, en insistant davantage sur l'après-coup de ces deux ouvrages.

A quoi sert l'histoire. L'histoire, dans sa définition, renvoie au récit d'évènements, réels comme imaginaires ; la création d'une enveloppe narrative dans la transmission des idées passe par la tension entre le réel et l'imaginaire voire le mensonger. Ce que nous pouvons traduire en termes d'assumer la subjectivité du psychanalyste chercheur et ne jamais tenir l'histoire comme une vérité officielle mais plutôt comme un matériel vivant et mouvant, toujours à reprendre pour en élaborer les arêtes vives ou les cachettes. La filiation des idées implique des allers et retours entre présent et passé et rejoint ainsi la pratique du psychanalyste. L'investigation en histoire de la psychanalyse ne fait pas de nous des historiens, mais plutôt des psychanalystes chercheurs orientant leur pulsion épistémophilique en direction d'une ré-interrogation des origines ; situons deux écueils : ne pas tomber dans la scène primitive en prenant parti, comme dans une position d'être un des personnages de cette scène, ce que nos patients nous font souvent entendre ; ou se situer trop en extériorité, en surplomb. Seule une certaine distance à l'objet permet de le penser, tout en nécessitant une immersion pour mieux en entendre quelque chose. On pourra toujours gloser sur hier et aujourd'hui, soit en les clivant ou a contrario en niant les différences de contexte (Onfray, gaz hilarant) ; comme on ne peut pas penser l'actuel sans prendre en compte l'histoire, il est impossible de penser que le contexte fait tout. A l'occasion de la sortie des deux ouvrages consacrés à l'adolescence de Freud (Houssier, 2018, 2019), combien de fois n'ai-je entendu que sa judéité, les mœurs ou les adolescents de son époque, et bien d'autres facteurs encore, étaient décisifs pour tenter de (le) comprendre ? Ce sont certes des aspects importants, mais prenons un angle : si les adolescents d'aujourd'hui étaient si différents de ceux d'hier, le troisième essai sur la théorie de la sexualité (Freud, 1905 a) consacré aux métamorphoses de l'adolescence (et non de la puberté comme indiqué dans la traduction qui revient le plus souvent) serait pour le moins daté. La théorie de l'adolescence

¹ Florian Houssier : Psychologue, Psychanalyste, Président du Collège International de L'Adolescence (CILA), Professeur de Psychologie clinique et de Psychopathologie et Directeur de l'Unité Transversale de Recherches : Psychogénèse et Psychopathologie (UTRPP), Villeteuse, Université Paris 13.

émergente dans la pensée de Freud confirme pourtant sa clinique des « jeunes gens » dont nous avons souligné le rôle central qu'elle a joué dans la naissance de la psychanalyse (Houssier, Christaki, 2016). Ce troisième essai reste le premier texte psychanalytique sur l'adolescence et il garde, comme souvent dans son œuvre, une modernité que le contexte d'une époque ne suffit pas à battre en brèche. De façon comparable, on pense à la méthode d'analyse du cas unique ou à la métapsychologie comme autant de paradigmes du caractère intemporel de l'œuvre freudienne.

Explorer, investiguer, voyager

Plonger dans l'histoire en prenant soin de recontextualiser le cadre des propositions et des hypothèses mobilisées par le matériel découvert ne vise pas à énoncer une vérité, toujours relative et plurielle ; l'investigation historique ouvre sur une triple dimension, clinique, théorique et biographique. En explorant les arcanes biographiques de Freud par sa correspondance, on (re-)découvre la passion archéologique pour les fouilles en laissant courir un fil associatif articulant ces trois aspects. Loin de toute simplification caricaturale, la recherche historique assume le choix de la complexité, réduisant par rebond la tentation de l'idolâtrie du créateur de la psychanalyse. De son vivant, Freud n'avait-il pas déjà produit plusieurs textes à vocation historique, tant sur l'histoire du mouvement psychanalytique que sur son parcours personnel, en dépit des lettres brûlées pour donner du mal à ses futurs biographes ?

Considérons alors avec J.-B. Pontalis (1976, p. 4) que les psychanalystes sont « bon gré mal gré soumis aussi bien aux effets de l'histoire qu'à ceux de leurs histoires de famille ».

Lorsqu'il revient sur son parcours, Freud (1935, p. 121) écrit : « Deux thèmes parcourent cet ouvrage : celui de ma propre destinée et celui de l'histoire de la psychanalyse. Ils sont très étroitement liés ». Telle est la voie que nous empruntons, partir de la biographie pour, ici et là, pointer les reflets de son adolescence sur ses futures théorisations, ce que Freud fit lui-même assez régulièrement à travers de nombreux fragments biographiques, supports de découvertes et de confirmation d'hypothèses théoriques.

Et que dire des traces laissées par Freud ? Son souhait de rester discret sur sa vie privée apparaît contradictoire au regard de ce qui se laisse découvrir au fil de l'œuvre, à savoir que les textes de Freud fourmillent d'éléments extraits de sa propre vie et de ses souvenirs d'enfance et d'adolescence. Face à ces premiers éléments, la théorie n'est plus tant une œuvre auto-

engendrée que, pour partie au moins, biographico-crée dans son maillage entre auto-analyse, rencontre clinique et théorie (Houssier, 2018, 2019).

Du transfert épistolaire à Freud

Quels sont les risques d'un tel voyage en Freudie ? Freud n'est pas là pour se défendre ? Il n'est pas question de penser cette investigation comme un jeu d'attaque-défense, mais de repérer la dette envers Freud, en toute résonance avec le fantasme à potentialité transgressive mobilisé par la tentative de comprendre et interpréter les conflits adolescents ou de défricher une terra quasi-incognita. Freud est-il un sujet analysable ? Peut-on faire de Freud une sorte de cas clinique en empruntant la voie de la psychanalyse appliquée ? La question reste ouverte mais on peut au moins souligner que malgré ses autodafés, geste adolescent s'il en est, Freud a laissé derrière lui un matériel autobiographique essentiel à travers les lettres que ses correspondants ont reçues de lui et ont souvent conservées.

J'ai suivi les mouvements du cœur du jeune Freud en utilisant alternativement les noms et prénoms de ceux dont il fut le plus proche, à savoir son ami Eduard Silberstein puis sa fiancée Martha Bernays. Ce passage au prénom est comparable à une forme de tutoiement, quand les personnages deviennent des personnes familières dont on peut imaginer les sentiments. Cette relation aux proches de Freud est à la fois signe d'une mobilité identificatoire et d'un transfert non seulement à Freud mais aussi à son monde.

Ces mouvements transférentiels s'insèrent dans le travail du chercheur en histoire de la psychanalyse, entre distance nécessaire et proximité indispensable pour entrer dans la zone subjective de l'auteur. J'ai également fait le choix de donner régulièrement la parole à Freud, avec le risque de trop adhérer à son propos manifeste : redonner la parole à Freud est une façon d'ouvrir la possibilité pour le lecteur de juger sur pièce et de se faire sa propre idée ; trop d'idées reçues proviennent de ce qu'on se prive des potentialités d'une analyse plurielle. Redonner la parole à Freud est l'occasion d'appréhender et d'analyser le matériel foisonnant concernant son adolescence, jusqu'ici peu utilisé malgré sa fécondité. Par rebond, cette abondance pose la question d'un relatif oubli de ce temps essentiel de sa vie, renouvelant les hypothèses sur le statut de l'adolescence dans sa vie et son œuvre. Enfin, restituer les mots de Freud relève d'un hommage à sa prose, traversée de belles fulgurances valant mieux que toutes les synthèses. Les termes ou expressions récurrentes ouvrent des pistes interprétatives non négligeables pour comprendre ce que fut l'adolescence vive de Freud, tout comme l'exploration de sa culture romanesque et mythologique. C'est donc à ses côtés et à son écoute que nous proposons

certaines idées, en toute associativité assumée.

Travailler sur Freud en tant qu'homme induit inévitablement des moments d'identification. Il s'agit d'un des éléments clés du transfert au père de la psychanalyse, probablement teinté d'une pointe d'adolescence qui continue à vivre en soi, mobilisant une forme de défi agrémenté d'un zeste de provocation, sans même parler de quelques fantasmes omnipotents comme tutoyer les sommets en alternant l'identification au génie et la mise en question de ce dernier ; ces mouvements sont pris dans l'expérience de l'écriture, soit une oscillation maniaco-dépressive récurrente.

Pour autant, il n'est pas tant question de prêter à une critique incendiaire tels qu'un supposé philosophe pariant sur un crépuscule de la psychanalyse le présente. Ce type de procès en règle utilise à charge des éléments connus des historiens de la psychanalyse en les présentant comme nouveaux et décisifs. Cette escroquerie intellectuelle sur fond de décontextualisation permanente n'est pas nouvelle, mais elle produit des effets certains sur un public moins avisé ; d'où l'importance de remettre systématiquement dans son bain d'origine ce travail biographique humanisant Freud sans rechercher le choc d'un effet de révélation. Un des préalables de ce travail sur l'adolescence de Freud relève donc d'une mise à distance de tout jugement de valeur sur celui que fut Freud et d'un maintien ferme d'une perspective scientifique ; et ce sans oublier que Freud fut également celui qui, dans sa vie comme dans son œuvre, a régulièrement mis en avant une certaine éthique de la vérité et parfois de sa vérité, quitte à faire mal.

« La position de l'auteur de se faire le psychanalyste de Freud ou, plus « subtil », le superviseur de son auto analyse est discutable », m'a indiqué récemment un lecteur anonyme d'une revue. Ce travail d'écriture biographique passe par un éprouvé d'affranchissement. Ce que précise ainsi T. Lepoutre (2019, p. 456) lorsqu'il écrit : « Et après tout, en vertu de quels ménagements, de quel respect excessif, de quel tabou du toucher, Freud lui-même aurait-il droit à un traitement de faveur en étant soumis à une psychologie pudique, timide ou trop respectueuse pour être autre chose que muette ? »

Tuer le père, un mouvement symbolique de fond

Au-delà de la méthode d'investigation, revenons à Freud lui-même. Lire plusieurs biographies importantes de Freud permet de comprendre que l'adolescence, contrairement à sa vie infantile, est la période la moins connue de ses biographes (Rodrigué, 2000), et donc la moins pensée jusqu'ici. Seuls quelques articles, au demeurant fort intéressants, ont emprunté cette voie là et

les quelques ouvrages qui abordent vraiment son adolescence ne le font jamais à partir d'une théorie du processus adolescent, jouant par là même le refoulement freudien de l'adolescence dans sa théorie.

Parmi les fantasmes qui ont traversé l'écriture de cet ouvrage et de sa suite, « Freud étudiant » (Houssier, 2019), celui d'un voyage n'est pas anodin, touchant le lien entre la vie professionnelle et la vie personnelle que la correspondance vient consacrer : lorsqu'il se rend en Grèce sur l'Acropole, en 1904, accompagné de son frère Alexandre, la vue de l'Acropole, explique-t-il trente-deux ans plus tard à Romain Rolland, a provoqué en lui un trouble certain, d'une inquiétante étrangeté, au moment où il dépasse, en découvrant de lointains pays et de célèbres paysages, ce que son père a pu réaliser dans sa vie (Freud, 1936). Une fois encore, dans cette lettre qui est devenue un texte classique, la rencontre entre des éléments biographiques et l'élaboration théorique se côtoient jusqu'à se fondre dans un même ensemble. Restons un moment sur l'Acropole ; lorsqu'il se rend là où son père n'était jamais allé, Freud évoque la réalisation d'une rêverie adolescente. Il analyse l'inquiétante étrangeté qu'il ressent à cette occasion comme un refus intérieur qui fait retour, refus qui porte sur le voyage comme dépassement « réussi » du père. Ce meurtre symbolique signifie que pour être accepté sans le retour de la castration via l'étrangeté, il est nécessaire de pouvoir critiquer le père, réduire son pouvoir face à sa propre puissance montante, et se dégager de cette culpabilité pour pouvoir jouir des avantages de la vie : un mouvement de pensée meurtrier-critique, ce que le maintien de l'idéalisation des imagos tend à entraver. Ce mouvement était probablement déjà engagé dans le désir de fugue à l'adolescence qu'il révèle à la fin de cette lettre. C'est en revivant ce mouvement meurtrier, au contact de son auto-analyse, qu'il réalise que dépasser son père, c'est le tuer à nouveau symboliquement.

Ce scénario représente une métaphore du processus adolescent quant au meurtre symbolique du parent de même sexe ouvrant sur l'élaboration d'un Idéal du Moi secondarisant les effets idolâtres de la prime adolescence, cette fois médiatisés par une identification plus fermement œdipienne aux figures parentales.

S'il joue sa partition habituelle concernant l'originare des fantasmes et des conflits infantiles dans ces fantaisies masochistes, certaines occurrences de ce texte suggèrent que Freud (1919 a) a parfois l'adolescence en tête, notamment comme confirmation « visible » des fantasmes infantiles. « On bat un enfant » est également l'occasion pour Freud (1919 b, p. 135) d'insister sur le rôle fondamental du caractère biphasé de la sexualité humaine ; une fois encore, « l'héritage archaïque » intervient, de l'enfance à l'adolescence, comme pouvant être à la fois référé à l'archaïque infantile et à l'histoire des origines de l'humanité. Ajoutons que la

fascination de Freud pour le mythe de la horde primitive, pour une histoire des origines, s'articule avec son fantasme d'auto-engendrement : le mythe de la horde relève d'un mouvement d'historisation dont le fond caché pourrait bien relever de l'auto-crédation de soi adolescente.

Son auto-analyse, adossée à la relation passionnelle avec Fliess, lui permet de retrouver le contact avec des souvenirs d'adolescence dans un temps d'après-coup qui court notamment de 1895 à 1905. Ce travail de remémoration semble prendre fin dans un dernier mouvement élaboratif, à savoir le chapitre consacré aux transformations de la puberté dans son autre ouvrage majeur de cette période charnière (Freud, 1905). Dans un premier temps, on peut penser qu'il n'y a pas de véritable suite à ce mouvement concernant directement l'adolescence ; pourtant, certains travaux essentiels de la métapsychologie freudienne portent selon nous des traces vives de son adolescence. Nous avons déjà relevé une intrication biographico-théorique étroite concernant le souvenir-écran et les deux textes concernant l'inquiétante étrangeté et le trouble du souvenir sur l'Acropole, à la quelle nous avons ajouté la lettre à Schnitzler ; à ce pôle thématique s'adjoint la question de la neurasthénie, de la névrose actuelle, de la névrose d'angoisse, la masturbation, pour une large part l'hystérie et son corolaire, la bisexualité, le tout à un moment critique pour la naissance de la psychanalyse. Celle-ci est également marquée la découverte de l'après-coup auprès d'Emma à partir des souvenirs d'adolescence de celle-ci et du souvenir-écran à partir de réminiscences de Freud. L'image d'Emma apparaît à Anzieu (1959), à la suite de l'opération de son nez qui tourne mal, comme celle d'une vierge sanglante sacrifiée sur l'autel de lien homosexuel entre Fliess et Freud ; la résonance avec le fantasme de viol d'une vierge chez le jeune Freud parle d'elle-même. La théorie psychanalytique émergeante à partir de situations cliniques diverses, d'échanges avec Fliess et de l'auto-analyse des rêves (Freud, 1900) tourne de façon centrale autour de la jeunesse ou de jeunes gens, comme nous l'avons montré à partir de l'analyse de sa clinique auprès d'adolescents au tournant du 20^{ème} siècle (Houssier, Christaki, 2016).

Citons encore l'ensemble de ses « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse » ou encore sa théorie phylogénétique et ses adolescents meurtriers en bande (Freud, 1912-1918, 1913). Dans cet intervalle, on pourrait également situer l'appellation du complexe d'Œdipe qu'Abraham, nous le soulignons, a repéré comme une rencontre fortuite dans une forêt entre un adolescent et son père. Ce travail de relecture des sous-bassements théoriques à partir de son adolescence reste à construire ; il pourrait bien représenter une nouvelle façon de comprendre Freud et certains pans essentiels de sa théorie, sans oublier les effets d'élaboration de la théorie à partir des nombreux cas cliniques, au-delà de Dora et de la jeune homosexuelle ; les jeunes

gens qualifiés ainsi par Freud, nous les reconnaissons aujourd'hui volontiers comme des adolescents dans l'œuvre freudienne. Bien d'autres occurrences, comme dans « On bat un enfant » (Freud, 1919) ou encore « L'homme aux rat » (Freud, 1909), suggèrent l'insistance de la question adolescente dans l'œuvre freudienne, en toute ambivalence de la part de son auteur. Freud s'est probablement trop agrippé à l'infantile pour reprendre à son compte l'importance des scènes pubertaires, en dépit des fantasmes typiques qui auraient pu le mettre sur la voie, comme ceux qu'il a relevés, à savoir l'initiation sexuelle d'un fils par sa mère afin d'échapper à la nocivité de la masturbation ou encore le désir inconscient de tout adolescent d'être le Christ. Il prendra aussi fait et cause pour libérer la sexualité des adolescents avant le mariage, dénonçant par une métaphore l'hypocrisie des adultes qui envoient sans mot dire les adolescents au Pôle Nord avec des habits d'été (Freud, Nouvelles conférences, 1932).

Ouvertures : des mythes fondateurs adolescents

A ce sujet, notons que Freud a créé avec la horde primitive un mythe psychanalytique des origines qui met en scène des adolescents, reconnaît-il sur le tard (Freud, 1932), revenant tuer leur père. Ajoutons à cela qu'Œdipe est un adolescent, comme K. Abraham (1922) le note, qui rencontre sans le savoir son père dans la forêt et se heurte à lui lors d'un conflit de rivalité, à savoir avoir la priorité pour passer sur le chemin, chacun refusant de laisser passer l'autre ; comme sur l'Acropole, il est bien question d'un enjeu de passage : dépasser son père ou espérer que ce dernier laisse passer son fils. Cette histoire raconte encore comment, une fois devenu un jeune homme, les désirs infantiles deviennent réalisables lorsque l'interdit n'est pas symbolisé. Quant à Narcisse, comment ne pas penser à un adolescent luttant contre tout enjeu de perte en s'enfermant dans un refus obstiné du lien à l'objet ? Ce refus de toute séduction envers les jeunes filles l'enferme dans un amour de soi entravant, en terme de stase libidinale, l'investissement des objets non incestueux dans son environnement.

Sans que Freud le repère comme tel, les trois principaux mythes psychanalytiques déroulent des séquences significatives touchant non seulement les aspects généraux de chaque mythe mais également, de façon plus spécifique, la problématique du sujet adolescent. Nul hasard que l'adolescence soit si précisément représentée dans ces récits à multiples entrées interprétatives. Soit une façon de découvrir la cachette libidinale où Freud a plongé sa théorie de l'adolescence, en repérant les fantasmes « typiques » de Freud à propos de l'adolescence. Toujours est-il que le temps d'élaboration des trois essais s'est progressivement estompé sans jamais disparaître de la théorie, consciemment ou non. A la nostalgie provoquée par la demande d'un texte (Freud,

1914) revenant sur ses années de lycée répond le relatif délaissement théorique de l'adolescence, sauf à considérer comme nous le proposons que cette position n'est qu'apparente, comme le suggère le mythe de la horde primitive.

En empruntant à nouveau la voie complémentaire d'une perspective biographique, considérons que la lutte contre les fantasmes masturbatoires sadiques du jeune Freud (Houssier, 2018, 2019) se retrouve dans son versant féminin chez sa fille Anna, en proie à des fantasmes masochiques de fustigation (Houssier, 2010) ; celle-ci, rencontrant Eglée et Moses Laufer, exercera une certaine influence sur leur parcours en les enjoignant de s'intéresser à l'adolescence. Le concept nodal qui émergera de leur œuvre sera le fantasme masturbatoire central, contenant les couples d'opposés passif/actif et masculin/féminin (Laufer, 1980). Cette perspective complémentaire de l'histoire de la transmission des idées donne un éclairage de ce qui, à défaut de s'élaborer, se transmet à travers les générations de psychanalystes... pour être élaboré.

Conclusion

Emettons deux souhaits concernant l'histoire de la psychanalyse, et par conséquent la psychanalyse elle-même : le jour où la barrière entre les langues s'estompera, on pourra réunir les différentes propositions des trop rares psychanalystes à s'intéresser à l'histoire de leur discipline, et sortir de l'ignorance. Cette ignorance – le mot n'est pas trop fort – opère au risque d'une compulsion de répétition, dans la transmission universitaire ou dans les institutions psychanalytiques : les représentations imprécises ou idéologiquement orientées se reprennent ainsi inlassablement (Klein). Cette transmission sans ouverture d'un débat contradictoire, et donc tronquée, ne se limite pas aux portes de certaines institutions ; la quasi-absence de thèses universitaires réalisées par des psychanalystes ou encore de revue scientifique consacrée à l'histoire de la psychanalyse montrent le chemin qu'il reste à parcourir en France malgré l'importance et la fertilité des travaux d'E. Roudinesco et d'A. de Mijolla. Explorer la psychanalyse dans son histoire, voilà pourtant une des façons réflexives de prolonger la théorie et de lui donner un autre ressort dynamique afin d'empêcher sa calcification.

Peut-être est-on arrivé à un point limite de la transmission de la psychanalyse, dans le sens où l'époque actuelle comme l'évolution des idées ne se résoudre plus à une transmission calquée sur le modèle maître-élève. En ces temps de remise en question des relations asymétriques, de (pseudo-)transparence et de crise de la psychanalyse, faire passer le message d'une théorie à lire pourrait bien se révéler trop sec ; l'habillage peut donc passer par une personnalisation doublée d'une indispensable contextualisation, tant humaine qu'historique.

